



## Continents manuscripts

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

10 | 2018  
Devenir écrivain

---

### Débords – Sinzo Aanza

Céline Gahungu

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/1154>

DOI : 10.4000/coma.1154

ISSN : 2275-1742

#### Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

#### Référence électronique

Céline Gahungu, « Débords – Sinzo Aanza », *Continents manuscripts* [En ligne], 10 | 2018, mis en ligne le 15 mars 2018, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coma/1154> ; DOI : 10.4000/coma.1154

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Continents manuscripts – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Débords – Sinzo Aanza

Céline Gahungu

---

- 1 Poète, dramaturge et artiste plasticien né en 1990 à Goma (République démocratique du Congo), Sinzo Aanza est l'auteur d'un premier roman ambitieux, *Généalogie d'une banalité* (Vents d'ailleurs, 2015). Cette œuvre spéculaire, qui convertit la dissonance, la disharmonie et la saleté en principes d'écriture – la « littérature dans les ordures » –, interroge la création romanesque et la figure de l'écrivain.

**CÉLINE GAHUNGU :** Quand avez-vous commencé à avoir une activité littéraire ?

**Sinzo Aanza :** Je ne saurais dire avec précision quand j'ai commencé à écrire, si je dois partir de mes textes de poésie. Avec la poésie, on ne sait jamais vraiment à partir de quand on est pris. Toutefois, la nécessité et l'engagement sont arrivés dans le contexte de la guerre et de l'insécurité dans le Kivu<sup>1</sup>, où j'ai grandi. J'étudiais alors dans une école catholique, un petit séminaire, en fait. Un jour, il m'avait été demandé d'écrire une oraison funèbre pour un prêtre qui vivait avec nous, un doyen mort de vieillesse. Cela ouvrit la porte à d'autres sollicitations. J'étais, à l'instar des autres élèves, perçu comme un futur prêtre, et les prêtres sont les dépositaires de la parole, depuis que les missions catholiques et l'administration coloniale avaient déclaré diaboliques ou dissidents les auteurs porteurs d'autres paroles sacrées, et de paroles tout court. Il me fut souvent demandé d'écrire des textes pour des gens qui avaient perdu un proche, mais aussi des vœux pour d'autres qui se mariaient ou encore des lettres d'amour pour des gens qui voulaient, avec des mots, s'installer durablement dans le cœur d'une fille.

Ce qui, je crois, m'a mis sur la voie de la littérature, ce sont bien les oraisons funèbres, quand j'en écrivais pour des personnes dont la mort était liée à l'insécurité dans laquelle nous nous trouvions tous du fait de la guerre. La guerre était violente et à travers chaque mort pour lequel il m'était demandé d'écrire, c'est sur tous les autres morts que portaient mes textes, ceux que j'avais vus mourir, ceux que j'avais vus morts, ceux dont on m'avait rapporté la mort et puis nous-mêmes dont la mort était tout le temps si proche, si présente, si évidente. Le sentiment d'insécurité, qui au fond n'a jamais cessé de m'habiter, a été, je crois, la voie de la littérature. Je quittai alors le registre du discours simple pour celui de la poésie. C'est ce que j'appelle les *Ngwaki*<sup>2</sup>.

**C.G.** : Sony Labou Tansi qualifiait ses premiers écrits, composés au collège, de « petits enfantillages ». Quel regard portez-vous sur vos premiers pas littéraires ?

**S.A.** : Je ne crois pas avoir jamais écrit d'enfantillages. Mes écrits, même les plus balbutiants, les plus maladroits, étaient portés par quelque chose de plus important que leurs faiblesses. Encore aujourd'hui, mes écrits restent faibles, considérant ce que j'aurais souhaité qu'ils expriment vraiment. Mais après tout, la littérature est une voie, je devrais un jour, peut-être, être pleinement satisfait des langages que je produis.

**C.G.** : Y a-t-il des œuvres ou des écrivains qui vous ont incité à écrire ?

**S.A.** : La lecture est capitale et ça reste encore aujourd'hui le moment que j'attends avec le plus d'impatience dans mes journées. Néanmoins, je viens d'une région du Congo où l'écrivain est une figure lointaine. Encore récemment, à Goma, j'ai entendu un homme répondre à mon cousin, qui me présentait comme écrivain, qu'il devait se payer sa tête. Je n'ai donc pas voulu faire de la littérature comme tel ou tel auteur ni pour ressembler à tel ou tel écrivain. Je ne crois pas m'être jamais dit que je deviendrai écrivain.

En lecture, je suis plutôt éclectique. J'ai donc lu et continue de lire (je relis beaucoup, d'ailleurs un livre ne m'intéresse que si je sens que je devrai le relire) des auteurs russes, français, maliens, sénégalais, anglais, haïtiens, autrichiens, allemands, italiens, portugais, congolais espagnols, algériens, israéliens, japonais, sud-africains, chinois, kenyans, togolais, états-uniens, etc., des classiques comme des contemporains, mais je dois avouer que les textes qui influencent vraiment mon écriture sont ceux d'auteurs ayant directement travaillé sur les conflits sociaux, culturels ou politiques et, davantage, sur la catastrophe qu'ils font advenir. Des auteurs sud-américains tels que Manuel Scorza, Horacio Quiroga, Asturias, Alejo Carpentier, Bioy Casares, etc., des auteurs du lendemain de la Deuxième Guerre mondiale tels que Paul Celan, Primo Levi, Jorge Semprún, Jean Améry, etc., ou des auteurs soviétiques : Boulgakov, Soljenitsyne, Chalamov, Zamiatine, etc., mais aussi des auteurs comme Mahmoud Darwich, Mia Couto, Amos Tutuola, Hampate Bâ, Sony Labou Tansi, Yambo Ouologuem, Mudimbe, Dambudzo Marechera, Kourouma, Maliza Mwine Kintende, Mauvignier, Nuruddin Farah, Jonathan Littel, Achebe, Ngugi, Tchak, Agualusa, Ananda Devi, Houellebecq, etc.

**C.G.** : Y a-t-il eu un moment où, au cours de votre trajectoire, vous vous êtes fait la réflexion : « Je suis écrivain » ?

**S.A.** : J'entends dire que je suis un écrivain, je ne me le dis pas, ne me l'avoue pas. Je suis le type d'écrivain qui est forcément autre chose qu'un écrivain, du fait de mon contexte socioculturel dans lequel le mot « écrivain », au fond, ça ne veut rien dire. Mudimbe, l'écrivain congolais devenu américain, disait qu'il s'était exilé du Congo pour pouvoir vivre sa vie d'écrivain et d'intellectuel, il disait se sentir, au Congo, dans une insécurité intellectuelle. C'est une des raisons pour lesquelles je fais un travail plastique à côté de mon travail littéraire, car le travail plastique affirme sa présence dans l'espace physique et mental sans les nombreux détours de la littérature.

**C.G.** : Comment percevez-vous l'interaction entre maisons d'édition et travail créateur ? Dans un entretien<sup>3</sup>, vous aviez évoqué des difficultés avec Médiaspaul<sup>4</sup>.

**S.A.** : Je pense qu'un écrivain, c'est un univers. Qu'il soit publié ou pas, il a son univers et la langue de cet univers, auxquels l'édition n'ajoute rien, sinon la reconnaissance, mieux, la diffusion.

La maison d'édition catholique dont je parlais, dans cet entretien, avait une vision apostolique de la littérature. C'est la plus grande maison d'édition et de diffusion dans

le pays, et on ne peut pas reprocher à ceux qui la tiennent de faire leur travail apostolique. Le drame, c'est que, quand on parle de littérature au Congo, c'est autour de ces textes de l'apostolat catholique que tournent les discussions. C'est cela la littérature congolaise, portée au pinacle par le personnage de Zamenga Batukezanga<sup>5</sup> comme écrivain absolu. *Généalogie d'une banalité* était aussi un projet pour la radio et c'est quand les négociations avec les programmeurs radio n'ont pas abouti que j'ai eu vraiment mal, au point de vouloir tout laisser tomber.

**C.G.** : Confrontés à un univers éditorial qu'ils jugent mercantile, de jeunes écrivains s'intéressent à une littérature hors du livre, une écriture exposée, performée. Qu'en pensez-vous, notamment à l'aune de vos créations artistiques ?

**S.A.** : Je pense que les pratiques éditoriales d'aujourd'hui font beaucoup de mal à la littérature. Quand on ne peut pas se passer d'écrire, de produire ces univers qui sont à la fois notre création et notre monde, car ils nous prennent comme si nous en étions nous-mêmes un élément, quand on est pris dans l'engrenage de sa création, on fait ce qu'on peut pour la légitimer. Un écrivain vit dans une société dont il a envie qu'elle vienne un jour découvrir ou violer son univers. Qu'il s'impatiente de l'échéance de la découverte ou repousse celle du viol, il sait que cela doit arriver, que cela est nécessaire. À la limite, on s'en fout de l'édition, comme je l'ai dit plus haut, ça ne sert qu'à contenir la chose (dans les deux sens du mot « contenir »), à la porter, à la diffuser.

**C.G.** : Comment s'est passé votre travail avec Jean-Luc Raharimanana, écrivain et directeur de la collection « Fragments » au sein de la maison d'édition Vents d'ailleurs ?

**S.A.** : Raharimanana est un très bon écrivain. Avec lui, le travail a été celui d'un aîné qui fait un retour de lecture à un auteur plus jeune. J'ai été chanceux de travailler avec un homme qui a un tel rapport au texte.

**C.G.** : Comment êtes-vous venu à chacun des genres littéraires que vous pratiquez ?

**S.A.** : Contraintes du contexte dans lequel je suis. Sinon je n'aurais écrit que des romans et de la poésie. Idéalement, j'aurais voulu écrire uniquement de la poésie. Mon genre préféré, c'est la poésie. Il n'y a de genre littéraire que la poésie. Ce qu'on appelle genres littéraires, ça n'a souvent rien à voir avec la littérature elle-même, c'est technique. La forme d'un texte n'en fait aucunement une littérature. Seule la poésie est littéraire.

**C.G.** : Comment travaillez-vous ? De manière manuscrite ? Avec un ordinateur ? Le support a-t-il une incidence sur votre création ?

**S.A.** : J'écris dans des carnets ou sur du papier. Je ne passe à l'ordinateur que quand je sais ce que je veux/vais faire. Les passages les plus importants, je les écris avant, dans les carnets, ou sur du papier.

**C.G.** : Pendant la gestation d'une œuvre, il y a une phase mystérieuse pour la critique : le moment où, avant toute réalisation écrite, un écrivain commence à rêver sa création à venir. Peut-on parler de rêverie dans votre cas ? Est-ce un titre, une sensation, une rencontre, une lecture qui annonce le début de la gestation ?

**S.A.** : Il faut que je sois triste, ou énervé, ou heureux ou désemparé... La plupart du temps, cela me vient le matin à mon réveil, quand mes rêves sont encore tout frais dans ma tête. Je ne sais pas si tout ça est lié au sentiment d'insécurité et à la présence perpétuelle de la mort quand je grandissais dans le Kivu, en tout cas, mes rêves ne larguent des décharges qu'à mon réveil, je mets du temps à les contenir. Je fais pourtant des rêves banals sur la maison de mon enfance, qui a été ensevelie dans la lave lors de l'éruption du volcan Nyiragongo en 2002, sur les fermes familiales où nous allions en vacances, sur les traversées du parc des Virunga que nous faisons en allant en

vacances, sur des gens que j'ai connus à cette époque et qui sont morts dans le parc, sur d'autres encore d'avec lesquels nous avons été séparés précipitamment quand tout devenait instable et qu'on se déplaçait beaucoup. Dans mes rêves, je suis un enfant. C'est donc après ce genre de rêve que j'écris de bons textes, ou quand, pour une raison quelconque, j'éprouve dans la journée un sentiment égal à ceux qui me tiennent le cœur après un de ces rêves.

**C.G.** : Lorsque vous écrivez un roman, une pièce ou un poème, suivez-vous un plan préétabli, trame, scénario que vous amplifiez ? Peut-être est-ce le contraire et procédez-vous par vagues d'écriture que vous allez ensuite corriger ?

**S.A.** : J'ai des notes et des plans au départ, en effet, mais les plans changent souvent, parfois il ne reste rien du plan de départ.

**C.G.** : Dans un entretien avec Lydie Moudileno, Henri Lopes a déclaré qu'il n'était pas un écrivain « du premier jet<sup>6</sup> ». Est-ce votre cas ?

**S.A.** : C'est bien mon cas. Sauf pour les textes courts. J'écris souvent des poèmes d'un seul jet. Cela m'est arrivé aussi avec une pièce de théâtre et une nouvelle, mais le reste du temps, ça change beaucoup.

**C.G.** : Généalogie d'une banalité est, en quelque sorte, une réflexion sur la mémoire congolaise. Pourrait-on mettre en rapport votre roman avec les œuvres de Sammy Baloji ou Kiripi Katembo<sup>7</sup> ?

**S.A.** : Tout à fait ! J'ai travaillé avec Sammy et Kiripi. Ils ont été des mentors et des interlocuteurs pour mes projets d'installation. C'est auprès d'eux que j'ai développé la mise en espace de mes projets littéraires. La scène artistique congolaise est très ghettoisée. Lorsqu'on y rencontre des affinités, on s'interroge ensemble, on discute beaucoup, on passe des soirées à boire et à se bourrer d'illusions, ensuite on perd ces illusions ensemble, on travaille, on se critique, on s'encourage, etc.

**C.G.** : Quels liens faites-vous entre vos créations d'artiste plasticien et votre travail littéraire ?

**S.A.** : Je pense qu'à partir du moment où je n'ai plus écrit beaucoup d'oraisons funèbres et que j'ai eu envie de continuer à écrire, il m'a fallu d'autres espaces pour cette littérature. Je ne pensais pas vraiment à l'édition. D'abord, parce que j'avais lu et entendu des écrivains qui disaient qu'il était difficile de se faire publier. Ensuite, parce que j'étais de moins en moins satisfait par les livres publiés au Congo. Il était hors de question, enfin, que je me batte pour publier un livre en Europe, sachant qu'il ne serait pas accessible. Ce sera d'ailleurs le cas de *Généalogie d'une banalité* que je mis du temps à me procurer. Au départ, j'avais songé au dessin, que je pratique également, mais très vite je fus amené à écrire des textes pour le théâtre ou pour la performance artistique, mais surtout à monter des installations comme espaces pour la littérature. J'appelais ça des littératures physiques, en répondant au peu de place que le livre semblait avoir, mais davantage en donnant un corps à ces littératures, en les faisant exister pleinement dans nos villes de corps, afin qu'elles deviennent un corps comme tous les autres, un corps contre lequel on se heurte, un corps avec lequel on compose.

**C.G.** : Pourriez-vous évoquer les collectifs littéraires et artistiques congolais, je songe notamment à Libr'écriture ?

**S.A.** : Libr'écriture est un collectif qui a été fondé par Jean-André Constant, un poète haïtien, Fiston Mwanza, Séraphin Bukasa et bien d'autres auteurs qui avaient pris inspiration sur les anarchistes. Le collectif n'avait donc pas beaucoup de chance de se développer et n'en avait pas vraiment l'ambition. Les auteurs se rencontraient,

buvaient des bières en récitant leurs poèmes et en discutant de leurs projets d'écriture. Quand je l'intégrai, en 2009, il n'en restait déjà plus grand-chose. Les membres du collectif ne vivaient plus dans la même ville, les rencontres se faisaient par Skype et tout le monde n'avait pas Internet. Aujourd'hui, le collectif est un projet dans un centre d'art de Lubumbashi, qui l'a donc organisé. Du temps de l'anarchisme, il y avait quelques auteurs à haut potentiel et beaucoup de boulets prétentieux et incultes, comme dans toute assemblée de ce genre.

Quant aux collectifs artistiques, je n'en ai jamais fait partie, mais je sais qu'il y en a beaucoup à Kinshasa, à Lubumbashi, à Goma et à Kisangani. J'ai même travaillé avec certains d'entre eux, mais je les trouve quasi nocifs à l'épanouissement de leurs membres. Ce sont des cadres de confort, pour se sentir moins seul, mais ça ne produit pas grand-chose. On peut dire la même chose des collectifs littéraires, d'ailleurs. Fiston Mwanza<sup>8</sup> était déjà Fiston Mwanza avant de mettre les pieds dans Libr'écriture.

**C.G.** : Quels sont vos projets ?

**S.A.** : Un projet d'installation, « Pertinences citoyennes », qui porte sur le langage comme élément de consensus social, sa précarité dans l'histoire récente du Congo, et dans la confrontation entre le pouvoir et le lynchage des gens de pouvoir. Cela devrait être exposé bientôt à Kinshasa et à Paris.

## NOTES

1. Le Kivu est une région qui se trouve à l'est de la République démocratique du Congo.
2. Poèmes de deuil.
3. Mélanie Talcott, « Entretien avec Sinzo Aanza », *L'Ombre du regard*, 12 juillet 2016, <http://www.lombreduregard.com/ce-quils-ecrivent/sinzo-aanza-interview>.
4. Créée par la Société missionnaire de saint Paul, la maison d'édition Médiaspaul, dont l'objectif est d'« annoncer l'Évangile avec le nouveau langage de la culture de la communication », est installée en République démocratique du Congo depuis 1957.
5. La plupart des œuvres de Zamenga Batukezanga ont été publiées par Médiaspaul.
6. Lydie Moudileno, « Henri Lopes, la critique n'est pas une agression », *Genesis*, « Afrique-Caraïbe », n° 33, 2011, p. 93.
7. Sammy Baloji et Kiripi Katembo sont photographes ; une partie de leurs œuvres porte sur la mémoire congolaise. La couverture de *Généalogie d'une banalité* est illustrée par une photographie de Kiripi Katembo.
8. Fiston Mwanza Mujila, *Tram 83*, Paris, Métailié, 2014.

---

## INDEX

**Mots-clés** : débuts littéraires, écriture, lecture, création artistique, République démocratique du Congo

## AUTEUR

### CÉLINE GAHUNGU

Membre du Centre international d'études francophones (CIEF) de l'université Paris-Sorbonne ;  
chercheuse associée, équipe « Manuscrits francophones », ITEM (UMR 8132, CNRS-ENS)